

Préface

Etre bien née, avoir un père adoré, égoïste, enraciné dans quelques principes, voilà la jeunesse d'une jeune fille de l'après-guerre.

L'erreur de fabrication

C'est dimanche, jour de fête ; tous les présages sont réunis : l'aube claire ensoleillée augure la promesse d'une naissance heureuse. Le petit être espéré n'a pas pointé le bout de son nez que, malédiction : c'est une fille !

— Ce n'est pas possible ! Maugrée le père.

Troisième pour la mère, Madeleine, deuxième pour son époux, Pierre, cette venue au monde est une calamité. D'autant plus que, bel aristo quadragénaire, il espérait enfin un fils, le « porteur du nom. »

Dans la maisonnée, dès la nouvelle annoncée, sans un regard ni pour sa femme, envers qui il éprouve un sentiment de trahison, ni pour cette enfant non désirée, le voilà parti à son passe temps favori : la chasse.

— Qu'ai-je fait pour mériter un tel châtiment ? S'interroge-t-il.

Bon sang ne saurait mentir, la lignée ne peut pas se perdre, du moins pas par sa faute. Dans son for intérieur, il songe à réparer cette erreur. C'est lui le dernier descendant, le nom doit se transmettre. Il FAUT un héritier qui, comme lui, jouira de la même vie dorée, insouciant : des biens, des rentes, des libertés ; pas de contraintes.

— Que la guerre se termine vite dit-il, afin que mon fils puisse naître en toute sérénité. Il aura, comme moi,

l'éducation digne de son rang. Je n'ai jamais fréquenté l'école, c'était le précepteur qui venait m'enseigner à la maison. Le dimanche, le curé célébrait la messe à la chapelle du château. Nous ne nous déplaçons jamais à l'église de la ville.

Et le nouveau-né, qui la regarde ? Certainement pas son père ; sa mère lui donne le sein à la va-vite, en rouspétant. Lorsqu'elle regarde l'enfant, la contrariété se lit sur son visage : ce bébé est franchement vilain, ridé, rouge, noiraud, maigre, des cheveux noirs, hirsutes. Quel désastre ! Une autre interrogation se pose : comment l'appeler ? Sûrs que le Seigneur leur enverrait un mâle les parents n'avaient choisi qu'un seul prénom : Quentin. C'est celui du grand-père ; il est de tradition que les petits-enfants pérennisent le prénom de leur aïeul. Mais difficile de le mettre au féminin, le bébé est là, il faut répondre à la sage-femme. Que faire ?

— Comment vous appelez vous ? Demande la mère.

— Ludivine.

— C'est un joli prénom, qu'en penses-tu Pierre ?

— Non, sûrement pas ! J'ai une idée : elle s'appellera Cécile, comme la patronne des musiciens, décide-t-il.

Cette catastrophe est d'autant plus grande que les traditions ont été rompues. Le personnel de maison est parti : le valet de chambre est à la guerre, le jardinier aussi. La bonne est retournée dans sa famille, son père et ses frères sont au front.

— Tu pourras t'en occuper toute seule, ordonne le père.

Non seulement ce n'est pas un garçon mais Cécile est bien différente de la première fille du couple Mathilde, poupée potelée, jolie comme un cœur, blonde, le cheveu ondulé, souriante. Du haut de ses trois ans, elle babille constamment, ravit son entourage. Pourquoi la deuxième ne lui ressemble-t-elle pas ? Combien de fois la fillette supportera-t-elle cette comparaison ?

A chaque sottise, la ritournelle reviendra :

— Tu ne peux donc pas être comme ta sœur !

— Prends exemple sur ta sœur !

— Fais comme ta sœur !

— Ecoute ta sœur !

Ta sœur ci, ta sœur ça ! Les parents souhaitent ne pas avoir à supporter cette petite encombrante. Ils ne veulent pas comprendre que les enfants ne sont en aucun cas pareils, les mal-aimés se démarquent afin d'attirer leur attention.

La présence de Bénédicte, aînée de Madeleine, âgée de onze ans, pourrait être un avantage, elle veut bien s'occuper du bébé. Mais non, sa mère proteste :

— Pas question, ça lui fait les poumons de crier. Il n'est pas concevable que tu t'en occupes ; tu vas à l'école, tu as autre chose à faire. Et surtout, mon mari n'approuverait pas. Laisse la geindre, elle finira bien par s'arrêter !

Elle connaît la solution : il suffit de mettre le nourrisson dans une pièce éloignée, d'aller la chercher à l'heure de la tétée. Ainsi, on ne l'entend pas. Mais cela n'est qu'un pis-aller ; son sentiment de culpabilité est renforcé par l'indifférence de son mari. Envers l'enfant, ce n'est pas grave, mais envers elle ? Elle ne peut le souffrir.

A force de ressasser des pensées négatives, elle entrevoit un dénouement qui, peut-être, arrangerait tout le monde. Elle influence son mari :

— Que penses-tu si on donnait le bébé à ma sœur qui n'arrive pas à être enceinte ? Mariette est tellement malheureuse ! Mon beau-frère ne veut pas se lancer dans l'adoption légale, il appréhende d'avoir un enfant avec des tares cachées. La petite n'est pas une étrangère pour eux. Ici, elle ne fait que pleurer, elle me gâche mes journées. Si tu veux, je peux leur en parler. Je t'en supplie, accepte. Ils seraient tellement comblés !

Pierre est réticent à cette proposition. Dans sa famille, on ne se « débarrasse » pas de ses descendants. A part le rejeton handicapé que l'on cache. Les autres, l'honneur vous fait obligation de les éduquer, d'assurer la pérennité du nom, de marier les filles selon leur rang. Que va penser le « qu'en dira-t-on ? » L'opinion publique exerce une pression morale sur ce que l'on montre et surtout sur ce que l'on tait. Il faut savoir garder son honneur, c'est le point culminant de son éducation. Rien ne doit être fait sans honneur. Grandeur et Honneur.

Entre les époux, les pourparlers sont interminables. Madeleine, tenace, revient à la charge, se désole, s'apitoie. Lorsque le père jette un coup d'œil sur le bébé, il est en train de sangloter. Devant tant d'énervement, de pression, de larmes, il consent et admet de « prêter » Cécile.

L'honneur sera sauf :

— Qu'il ne soit pas question d'une adoption ! Je veux qu'elle garde mon nom.

Mariette et son mari, l'oncle LANGEVIN, ne cachent pas leur joie. Un arrangement amiable est pris. Aussitôt dit,

aussitôt fait : voici la petite transportée chez sa tante avec quelques habits, la poussette, les biberons. Elle y restera six mois, six longs mois durant lesquels elle pleurnichera ou hurlera. Sa maman d'adoption, épuisée, le cœur en larmes et l'âme en peine la ramènera chez ses parents consternés.

Bénédicte, frêle et pâlotte, de santé fragile, manque souvent l'école et, lorsqu'elle est présente, réussit, à force d'opiniâtreté et de douceur, à s'occuper de sa petite sœur. La mère donne son accord : cela calme l'enfant.

La vie s'écoule, tranquille. Le père passe son temps à la chasse escorté de son setter. Il vit des rentes que lui procurent ses actions placées en bourse ainsi que des revenus de la propriété. La guerre, les rations, la misère, la famille ne les endure pas ; les restrictions ne semblent pas les toucher. Ils ont cadenassé le château, dissimulé l'argenterie, les objets précieux, rangé la Bugatti dans le garage et sont partis s'installer dans leur maison de campagne. Les terres leurs appartiennent, les métayers payent le fermage en nourriture : poulets, œufs, légumes.

Les inquiétudes sur l'avenir échafaudées par Madeleine sont aussitôt balayées par l'assurance de son mari :

— Soyons confiants : la guerre va bientôt se terminer !

Depuis des décennies, la peur du lendemain n'est pas inscrite dans ses gènes : son futur est tracé par son passé.

Rassérénée, elle passe ses journées à élever ses filles, s'occupe de son intérieur, attend son mari. Dès le premier coup d'œil, il est criant que le couple n'est pas assorti.

Lui grand, très beau, brun, les yeux en amande, couleur rare : jaune comme les chats, un charme fou. Elle petite, boulotte, visage ingrat, lunettes épaisses et... dix années de plus. Combien de fois les enfants ont-ils entendu, pour justification, après une fréquente dispute :

— Je me suis marié avec votre mère parce que j'ai fait mon devoir.

Il a fait son devoir, malgré l'opposition manifeste de son père qui considérait que ce mariage était une mésalliance. Il s'est quand même fait tirer l'oreille car Mathilde est née... trois mois après la noce.

Loin de l'entendement de son mari, elle justifie :

— Quelques temps après le décès de mon premier mari, je suis tombée éperdument amoureuse de Pierre. Il était noble, riche, inaccessible pour moi, roturière. Je me suis rendu compte que je n'étais pas la seule, mais moi, j'ai été plus maligne. Même s'il m'a épousée parce que j'étais enceinte, il est toujours rentré à la maison : on ne divorce pas chez les MIMAUD-LACOSTE. C'est avec moi qu'il dort ; les autres femmes ne feront que passer, moi, je reste

Un ange arrive, une étoile s'éteint

Cécile a trois ans maintenant, le teint mat, maigrichonne, toujours ses cheveux noirs, raides. Son petit monde qui n'était pas joyeux bascule dans la tristesse. Pierre n'a pas attendu la fin de la guerre : sa femme attend un quatrième enfant. Elle donne naissance, ô miracle ! à un fils. Exultation ! Sonnez trompettes, jouez buccins, résonnez tambours : le « porteur du nom » est arrivé ! Le cher ange possède déjà toutes les qualités qui feront de lui un homme d'honneur. Il est si mignon avec sa fossette au menton, ses petits doigts, il gazouille. Songe-t-il au brillant avenir qui l'attend ?

Surtout ne laissons pas pleurer le chérubin ! Dès qu'une grande personne se penche sur le berceau, il est l'objet de tous les regards, de toutes les attentions :

— Areu, areu, fais une risette ! Quel petit amour ! Comme il est joli ! Qu'il est gracieux ! Oui, c'est vraiment le portrait de son père !

Cécile ne veut pas entendre ; elle ne s'approche même pas du couffin, elle ignore ce frère, s'interroge : « comment peut-on faire autant de simagrées et de mimiques ? Qu'a-t-il donc de plus que moi ? »

Le père est comblé. Le soir, dès qu'il rentre de la chasse, il s'extasie sur l'héritier. Il saisit son violon, farte l'archet, joue des berceuses ; l'angelot s'endort paisiblement ses petits poings serrés. Comme tout noble qui se respecte, Pierre joue du violon, et aussi du piano. Dans sa

jeunesse il a développé non pas un métier, les nobles ne travaillent pas, mais un passe temps artistique. Il a appris chez le vieux Maître Luthier de MARMANDE, M. MIRE, à créer les violons. Il fréquente l'atelier quand bon lui semble. Bien plus tard, il visitera le Musée de la Musique à PARIS, et appréciera avec beaucoup d'émotion les instruments réalisés.

Pour le moment, sa grande passion est la chasse aux ortolans ; il se rend sur les lieux à bicyclette. A la requête de son beau-frère, l'oncle LANGEVIN, membre actif de la Résistance, il fait cependant une concession à ses bons plaisirs : il passe un par un, quelques fusils qu'il fixe au cadre du vélo. Avec désinvolture et sans aucune inquiétude, tous les jours un fusil au nez et à la barbe des allemands.

Le petit monde de la fillette chavire un peu plus, Bénédicte, fatiguée, la délaisse. Elle refuse de jouer avec elle, elle ne la prend plus dans ses bras, parfois, elle la repousse. Elle ne comprend pas, questionne sa mère :

— Pourquoi je ne vois plus Bénédicte ?

Par sa question sans cesse répétée, elle agace sa mère qui, avec un regard désapprobateur finit par lui répondre :

— Laisse-moi tranquille. Tu comprendras plus tard, lorsque tu seras grande.

Alors, malheureuse et résignée, elle s'amuse solitaire, sans bruit, avec des riens, parfois, grande joie, avec les jouets que Mathilde ne veut plus. Pourtant, Bénédicte n'est pas loin, elle ne quitte plus sa chambre désormais fermée. Ses parents se déplacent silencieusement. Tout est silence, les sons sont atténués, glissements de pas, murmures. Les visites du docteur se succèdent. Une après-midi, Cécile en